**Valentina BISCONTI, Anamaria CUREA, Rossana DE
ANGELIS, dirs, Héritages, Réceptions, Écoles en
Sciences du langage : avant et après Saussure**

Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2019, 372 p.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/pratiques/10954>

DOI : 10.4000/pratiques.10954

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Valentina BISCONTI, Anamaria CUREA, Rossana DE ANGELIS, dirs, Héritages, Réceptions, Écoles en Sciences du langage : avant et après Saussure », *Pratiques* [En ligne], 191-192 | 2021, mis en ligne le 15 décembre 2021, consulté le 03 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/10954> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pratiques.10954>

Ce document a été généré automatiquement le 3 janvier 2022.

© Tous droits réservés

Valentina BISCONTI, Anamaria CUREA, Rossana DE ANGELIS, dirs, Héritages, Réceptions, Écoles en Sciences du langage : avant et après Saussure

Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2019, 372 p.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

- 1 L'investissement scientifique dans la recherche a conditionné et constamment dirigé l'activité pédagogique de C. Puech. Ce n'est donc que justice de lui rendre hommage par la publication de cet imposant volume de contributions, toutes orientées par un intérêt commun pour l'histoire des sciences du langage et pour leurs soubassements épistémologiques. Trente-deux auteurs, collègues, parfois disciples de C. Puech, ont donc réuni leurs forces pour publier cet ensemble de trente-et-une contributions regroupées sous six chefs principaux d'intérêts.
- 2 Confrontant dans une première section (p. 29-48) « Geste épistémologique et geste historiographique », F. Albano Leoni tresse un Éloge du vraisemblable (p. 31-37) dans lequel il met ingénieusement en correspondance l'antagonisme du vrai et du vraisemblable avec l'antinomie de la forme et de la substance avec pour dessein de réconcilier l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse, ce que, finalement, C. Puech n'aura cessé de réaliser tout au long de sa carrière. Notre très regrettée V. Raby (1967-2019) et J.-M. Fournier ont uni leur force à l'occasion de Pour une histoire des avenir : note sur les horizons de projection dans l'histoire de la linguistique (p. 39-48). Cette contribution propose une réflexion sur le pendant naturel des horizons de rétrospection et montre sur la base d'une étude fine de la visée prospective chez N. Beauzée (p. 43) pourquoi il ne faut pas confondre horizon d'anticipation et horizon d'attente.
- 3 La section « Traditions grammaticales » (p. 49-94) ouvre in petto la perspective sur des recherches géographiquement et historiquement très différentes. Cinq articles la constituent. Dans « Grammaires étendues : le cas singulier des grammaires prakrites »

(p. 51-58), É. Aussant montre que « dans le contexte indien, [...] le type d'extension du modèle sanskrit a aussi concerné, bien après la composition des premières grammaires prakrites, des langues qui étaient nettement moins proches typologiquement du sanskrit » (p. 58). J.-L. Chevillard, pour sa part s'adonne à « L'amour des langues enchassées » (p. 59-68), ces « embedded languages » auxquelles il reconnaît le « rôle de certaines langues "spéciales" telles que le latin, le sanskrit, le tamoul classique (centamiḷ) vis-à-vis des langues naturelles (telles que le marathi, le tamoul moderne, le français, l'italien) » (p. 66). J.-P. Guillaume instruit le dossier de « L'affaire Quṭrub : grammaire arabe et pataphysique » (p. 69-76) et propose une interprétation de la question du marquage casuel (p. 71) dont la controverse avec ZajjĀjī officialise la construction du grammairien comme un « petit être agité, contestataire, ergoteur et brouillon : un vrai quṭrub » (p. 75). La contribution de B. Colombat : « Après Macé (1651) et Port-Royal (1660), une troisième « Grammaire générale », celle de Du Roure (1661) ? » (p. 77-85) met enfin particulièrement en valeur le sens qu'il convient de donner dans ce contexte historico-grammatical à l'adjectif « Générale ». Chez J. Macé la part essentielle est faite à la grammaire française dont les principes réfèrent à une méthode raisonnée d'apprentissage des langues. Chez J. Du Roure, l'objectif est de permettre à la grammaire de sortir du « cercle des sciences » (p. 85), de sorte qu'elle devienne seulement l'expression d'une méthode au lieu d'être une interrogation de la capacité de l'homme à raisonner. Enfin, M. Odoul envisage l'étude « De l'adjectif non décliné à l'adverbe : aux fondements d'un transfert de classe dans la grammaire germanophone du XVIII^e siècle (p. 87-93) qui lui permet de mettre en évidence que la comparaison du latin et de l'allemand « favorise l'intervention d'une multiplicité de critères (morphologiques, ontologico-sémantiques, syntagmatiques) pour distinguer adjectif et adverbe » (p. 93). Rapportés à l'observation de la distribution de ces formes, il apparaît que l'adjectif est toujours co-occurent au substantif, tandis que l'adverbe ne l'est jamais, comme l'énonçait déjà G. B. Funk en 1763 dans son traité anonyme *Des adverbes que l'on tient pour des adjectifs non déclinés*.

- 4 La section Émergences et discours disciplinaires (p. 95-155) réunit cinq contributions qui permettent de retracer tout un pan de la formation des idées linguistiques dont le XIX^e siècle a le plein crédit. Prolongeant des travaux entamés il y a une décennie, L. Formigari s'attache à préciser le rôle moteur dévolu au sentiment de la langue dans la seconde moitié du XIX^e siècle : « Analogie, grammaire mentale, système de la langue. Notes sur Hermann Paul » (p. 97-104) expose, à partir de V. Henry, les « aspects antinomiques » de l'analogie, et, à travers une analyse fouillée des principes de la grammaire mentale élaborée à partir des travaux de H. Paul, aboutit à la conclusion que l'analogie est « un principe de grammaire interne qui se forme au cours de l'apprentissage, et devient un à priori génératif pour le locuteur ayant atteint sa maturité » (p. 103). On observera, toutefois, que ce principe ne peut être épistémologiquement assimilé à la compétence innée dont N. Chomsky a fait le postulat de ses travaux.
- 5 Avec « Les intervalles de la taxinomie, de Schleicher à Meillet et des néogrammairiens à Schuchardt » (p. 105-114), D. Samain démontre de manière irréfutable tout ce qui sépare la pensée de la langue de H. Schuchardt de celle d'A. Meillet en dépit de l'illusion de similitude qui rassemble les deux linguistes dans le concept de « développement parallèle ». Le travail empirique de H. Schuchardt s'oppose à la définition théorique de la langue dont s'accommode A. Meillet, de sorte qu'entre les deux « le dissensus réel

porte moins sur les lois phonétiques que sur les fictions qui ont permis à la grammaire comparée de se déclarer grammaire historique. Le réalisme nourri d'organicisme qui affleure chez Meillet le place en revanche dans une autre tradition, matrice ou voisine du structuralisme, illustration d'un essentialisme à la française » (p. 112). À partir de la polémique opposant M. Bréal à A. Schleicher, la linguistique comme science naturelle et la philologie comme science historique, M. De Palo traite la question de la nature de l'homme parlant dans « Philologie, linguistique et la question de la nature de l'homme parlant : Schleicher, Bréal et Saussure » (p. 115-126). Il faut en effet remonter à A. Schleicher pour trouver la formulation antagoniste de la philologie et de la linguistique. La première a pour but « la connaissance de l'essence intellectuelle des nationalités » (p. 116), tandis que la seconde est « partie de la physiologie de l'homme » (ibid.). Au terme de son analyse très documentée, l'auteure aboutit à la conclusion que « Schleicher et Bréal proposent deux modèles de naturalisme tout à fait différents. Alors que A. Schleicher veut affirmer la naturalité des langues, envisagées comme des espèces naturelles semblables aux plantes, M. Bréal met en avant le sujet parlant, la faculté du langage et la naturalité des procès cognitifs » (p. 123).

- 6 V. Bisconti, pour sa part, propose une étude très fouillée des conceptions de « Bréal, Darmesteter et Saussure sur la nature du changement » (p. 127-139). Par le recours à la littérature primaire de ces auteurs et une connaissance assurée de la littérature secondaire consacrée à leurs travaux (S. Auroux, C. Blanckaert, C. Puech, T. De Mauro, M. De Palo, P. Desmet, P. Swiggers, etc.), elle dégage les deux tensions qui ont simultanément travaillé tous les domaines de la linguistique à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e : « l'effort empirique d'observer le changement linguistique dans sa dimension phénoménale, et l'effort théorique d'aller au-delà des positivités qui l'attestent » (p. 136), de sorte que la linguistique aborde la question de la temporalité de la langue non plus sous le simple aspect d'une évolution mécanique mais sous celui d'une invention notionnelle qui substitue l'échange au changement. Pour clore cette section, D. Savatovsky s'attarde sur les travaux d'une personnalité singulière : « Hermann Graßmann : lois phonétiques et théorie générale des formes » (p. 141-156). H. Graßmann (1809-1877) est à l'évidence un représentant tardif du leibnizianisme scientifique qui fit du XVIII^e siècle un âge d'or de la rationalité. Primitivement mathématicien, H. Graßmann élargit ses connaissances à la chimie, à la botanique, à la cristallographie, à la physique acoustique, toujours sur des bases mathématiques qu'il étendit ensuite à sa théorie des formes laquelle le conduisit dans « les vingt-cinq dernières années de sa vie à la grammaire comparée et aux études védiques » (p. 141). Dans le domaine linguistique son nom est passé à la postérité par la découverte de la loi de dissimilation des aspirées qu'il formule à partir de l'observation du grec, des langues germaniques et du sanscrit. Fondamentalement opposé à A. Schleicher, H. Graßmann contribue paradoxalement à la reconnaissance des intuitions de ce dernier, mais il confère à ces dernières une rigueur toute logique qui assurera leur pérennité au cœur de la théorie comparative standard jusqu'à nos jours : « Si, à deux traits divergents dans une langue donnée répondent eux traits identiques dans une autre langue, alors il faut admettre que la seconde langue a innové. Si, de deux langues la première innove toujours et la seconde jamais, alors il faut admettre que la première descend de la seconde » (p. 153). Ainsi est-ce tout le statut des formes reconstruites en grammaire comparée qui est préjudiciellement remis en question.
- 7 Six articles constituent la section Saussure et les saussurismes (p. 157-222) et exposent l'espace de travail dans lequel C. Puech est passé maître. « Le Cours en quête d'auteur »

(p. 159-170) offre à J. Trabant l'opportunité d'éclairer le destin posthume de la pensée et des recherches de Saussure. En effet, si T. de Mauro, dans son édition du Cours de linguistique générale de 1967, procède à une transformation radicale de l'ouvrage publié en français en 1916 par C. Bally, A. Sechehaye et A. Riedlinger, lequel se présente alors comme le résultat d'une succession de réflexion de la parole supposée de F. de Saussure à travers les notes de ses étudiants elles-mêmes soumises à la lecture des éditeurs, il est une autre manière moins irénique (p. 166) d'aborder Saussure. C'est celle, polémique (id.), choisie par L. Jäger, qui soutient que, n'ayant pas été écrit par F. de Saussure, le CLG est un livre apocryphe et orphelin qui a ouvert « une voie néfaste de la linguistique, le structuralisme. C'est un livre néopositiviste, réductionniste, formaliste, etc. » (p. 167), lequel, paradoxalement, a retenu l'attention des générations suivantes en raison des silences voulus qu'il observe sur la crise des études de linguistique indo-européenne à la fin du XIX^e siècle. A. Curea : « Les linguistiques de l'expression à Genève ou comment expliquer l'institué en mouvement » (p. 171-180) étudie la manière dont C. Bally, avec la stylistique de la langue, A. Sechehaye, avec « la science de l'expression linguistique » et H. Frei, avec une conception fonctionnelle, de l'usage, envisagent l'activité de parole dans ce qu'elle a de multimodalités. M. A. Cruz reprend la question des rapports de la linguistique avec la discipline qui en permit l'émergence scientifique dans « Saussure sous le prisme de l'émergence disciplinaire : notes sur la réception du Cours de linguistique générale par la philologie » (p. 181-189). Il montre que, sous l'angle d'une reconstruction philologique du Cours de linguistique générale, d'après les prises de notes de certains étudiants, « les chemins qui conduisent à l'objet de recherche sont en même temps les obstacles » (p. 186) les plus dirimants à son accomplissement. G. Haßler, fidèle à sa manière scrupuleuse de se pencher sur les textes fondateurs, propose une étude comparée très précise de « La réception du Cours de linguistique générale en Allemagne et en Espagne » (p. 191-199). Grâce à une étude minutieuse de la situation des études de linguistique dans ces deux pays au tournant des années soixante du siècle dernier, elle met lumineusement en évidence l'opposition qui caractérise la violente révocation de la linguistique historico-comparative en Allemagne au changement plus harmonieux de paradigme scientifique que l'on peut observer, à la même époque, en Espagne, en raison de l'éclectisme scientifique foncier des « protagonistes de l'intégration du structuralisme » (p. 197). C'est là une étude qui rejoint avec profits le volume *The Regensburg Symposia on European Linguistic Historiography* (Dirigé par †H. E. Brekle (1935-2018), E. Dobnig-Jülch & H. Weiß (1996), Münster : Nodus Publikationen).

- 8 La contribution de J.-J. Courtine : « La langue des esprits : épidémiologie d'une contagion linguistique à Genève à la fin du XIX^e siècle » (p. 201-209) ouvre sur une perspective différente, néanmoins liée à la précédente par la question du rôle de l'inconscient dans les pratiques du langage. L'auteur y reprend des éléments d'analyse et de réflexion qu'il avait déjà présentés antérieurement (Courtine, J.-J. [2004]. « La quête de l'inconscient linguistique : Victor Henry et le cas d'Hélène Smith ». in : Puech C. [dir.]. *Linguistique et partages disciplinaires à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles : Victor Henry (1850-1907) avec une bibliographie de V. Henry par M. Décimo*. Louvain : Peeters, p. 309-319) ainsi d'ailleurs que des remarques de M. Cifali formulées en 1985 (« Une glossolale et ses savants : Élise Muller, alias Hélène Smith ». *La linguistique fantastique*. Paris : J. Clims-Denoël, p. 236-245). En les rapprochant de certaines études de M. de Certeau (1982. *La fable mystique*. Paris : Gallimard), et des conditions liées aux genres actuellement analysées par de nombreuses équipes de recherche, J.-J. Courtine

peut légitimement conclure : « Une fois inscrites dans leur généalogie, les contagions spiritistes et les effervescences glossolales de la fin du XIX^e siècle viennent alors prendre place dans un dispositif ancien qui assigne des positions respectives aux rôles sexués et aux registres de langage. Une femme parle, sans savoir ce qu'elle dit. Des hommes écrivent et disent ce qu'elle sait » (p. 208). Il revient enfin à D. Candel de définir la place de « Saussure dans le dictionnaire Trésor de la langue française (TLF, 1971-1974) » (p. 211-222). S'appuyant sur les travaux de C. Puech et notamment ses considérations sur les horizons de rétrospection et les attentes projectives dont se nourrit le développement de la recherche scientifique, elle propose d'apprécier les 775 000 attestations de « Ferdinand de Saussure » dans le TLFi contre les 41 500 de « Ferdinand Brunot », 64 700 d'« Antoine Meillet » et 36 400 de « Georges Mounin » (p. 216). Ce qui fait simultanément de F. de Saussure un père de toute définition structurelle par sa conception de la linguistique, un prolifique auteur d'exemples, mais aussi un inévitable point de repère méthodologique lorsqu'il apparaît dans les notices entre crochets sous la forme : [chez F. de Saussure]...

- 9 La section Sémiologies (p. 223-272), qui développe le point central de la pensée saussurienne, comporte cinq contributions. J. Friedrich aborde frontalement la question de « La priorité logique de la sémiologie. La conférence de K. Bühler au congrès de la Société allemande de Psychologie en 1931 à Hambourg » (p. 225-234). On connaît bien grâce à D. Samain et à l'auteure le rôle qu'a joué K. Bühler dans la constitution d'une linguistique contemporaine qui a influencé jusqu'à R. Jakobson, l'étude présentée ici montre comme on pouvait s'y attendre que « ce n'est pas la lecture de Saussure qui constitue le fondement des réflexions bühleriennes, mais bel et bien les écrits et débats de l'école de Brentano » (p. 232), à côté desquels apparaissent également le projet de grammaire universelle de E. Husserl, la philosophie du langage de A. Marty et la classification des sciences de C. Stumpf (ibid.). « La sémiologie d'Éric Buyssens » (p. 235-244) est l'objet de l'analyse de R. De Angelis qui rappelle pertinemment à quel point É. Buyssens peut être considéré comme un, sinon comme le « véritable héritier de Saussure, notamment en raison de son interprétation de la notion de valeur. Tout d'abord, il se l'approprie ; ensuite, il la restitue en différenciant la "valeur symbolique" de la "valeur sémique" » (p. 241). La notion de discours, qu'il interpole dans l'opposition saussurienne de la langue à la parole, justifie que la « dépendance des signes linguistiques du système » soit doublée par une égale dépendance à l'endroit des conditions de leur occurrence (p. 243). Dans « Une sémiologie sans signe : Marcel Jousse et la linguistique de son temps » (p. 245-254), P.-Y. Testenoire dessine avec précision le portrait du Révérent Père M. Jousse (1886-1961), anthropologue dont les travaux portent la trace d'influences variées au sein desquelles se profile une singulière représentation de la linguistique. M. Jousse repère finement « l'importance du programme sémiologique dans l'édifice théorique saussurien » (p. 249), mais, largement indifférent aux développements internationaux de la linguistique — le cercle de Prague, le behaviourisme américain, etc. — il ne connaît de celle-ci que ce qu'en laisse découvrir une tradition française ramenée plus particulièrement à deux noms : l'abbé Rousselot (p. 249) et A. Meillet (p. 251), dont il retient les éléments de réflexion congruents à son propre projet de recherche. D'où l'éclairante conclusion de P.-Y. Testenoire : « Jousse procède "par emprunt à des paradigmes hétérogènes qu'il croise ensuite entre eux." Ce processus d'hybridation est ce qui fait l'atypie structurante de son projet scientifique » (p. 253). A. Bondi aborde les travaux d'un autre chercheur de la première moitié du XX^e siècle français :

« L'expérience de l'écriture entre anthropologie linguistique et phénoménologie. Remarques autour des Recherches sur l'usage littéraire de M. Merleau-Ponty » (p. 255-264). Beau-frère du linguiste et romaniste R.-L. Wagner (1905-1982), M. Merleau-Ponty ne pouvait pas être indifférent, en tant que philosophe, aux dimensions morale et politique de l'usage littéraire des formes de la langue. La parole littéraire « revient comme le lieu d'un laboratoire problématique de l'humain, comme expérience anthropologique d'un phénomène variable, complexe, divers, où les contours échappent comme dans toute forme sémiologique sociale et soumise aux aléas de l'histoire » (p. 263). Enfin, au moment même où *Histoire Epistémologie Langage* 42-2 fait paraître un volume intitulé *Genèse, origine, récapitulation. Trần Đức Thảo face aux sciences du langage* dirigé par J. D'Alonzo et A. Feron, nous retrouvons sous la plume du premier une brève étude de « L'origine du langage chez Trần Đức Thảo : Perspectives historiques et enjeux théoriques » (p. 265-271). Cette analyse montre que « la théorie des origines du langage de Thảo pose très clairement des questions qui sont au cœur du débat actuel » sur cet objet, dont l'auteur dresse ensuite une liste succincte (p. 270) : « Comment le langage a-t-il évolué à partir du non-langage ? Comment la communication animale est-elle devenue symbolique ? Comment documenter et construire un récit du développement du langage *humain* tout au long de la lignée humaine ? Quel enseignement en tirer par rapport à l'usage que nous faisons de certains concepts (langage, conscience, réel, travail, représentation, etc.) ? Sur quelle justification scientifique l'étude des origines et de l'évolution du langage se base-t-elle ? De quoi dépend sa légitimité scientifique ? » (p. 270). On voit là le caractère éminemment radical d'une telle critique.

- 10 À tout seigneur, tout honneur, selon la formule consacrée, la section Structuralismes (p. 275-323) s'ouvre par l'étude de Sylvain Auroux : « À quoi sert une structure ? » (p. 275-284), dans laquelle il propose une réévaluation comparative des travaux sur le mythe de V. Propp, G. Dumézil et C. Lévi-Strauss qui le conduit à conclure sur une interrogation au sujet de la « scientificité » dont la notion de *Structure* aurait été affublée — et victime — par des thuriféraires dépourvus de sens critique : « On comprend l'enthousiasme de certains qui ont pleinement fait confiance à cette idée de la “scientificité” nouvelle des sciences humaines et l'ont rattachée à l'effort de “mathématisation”. La structure de tous les mythes serait-elle contenue dans la formule canonique comme celle du monde l'est dans la formule de Newton reliant la force, la masse et l'accélération ? Ou bien serait-elle simplement une espèce de sténographie comme les formules de Propp ? » (p. 282)... La question reste pendante, n'en demeure pas moins l'intérêt de l'ascèse méthodologique qu'a proposée le structuralisme généralisé. J. Léon interroge à la suite « J. R. Firth et la critique des structuralismes linguistiques » (p. 285-293) et rappelle le fond de la pensée de J. R. Firth qui consiste dans la perception très nette d'une opposition entre la « vision mono-systémique et binaire » des recherches de J. N. B. de Courtenay, F. de Saussure, A. Meillet, voire L. Hjelmslev, et « une conception poly-systémique mettant en œuvre au niveau d'une même structure de multiples sous-systèmes indépendants (phonétique, phonologie, grammaire, syntaxe, lexique, stylistique, contexte de situation...) qui chevauchent les niveaux d'analyse traditionnels » (p. 286). De cette considération résulte empiriquement que « la linguistique descriptive ne peut pas travailler sur une langue comme un tout, mais seulement sur des langages restreints (*restricted languages*) — langages techniques spécialisés, genres littéraires, etc. » (p. 287). Ce qui a

probablement nui à une diffusion plus large des travaux de Firth en dehors de cercles spécialisés comme celui de la stylistique.

- 11 J.-M. Fortis étudie ensuite les difficultés liées à la théorie des cas dans « Hjelmslev et l'histoire du localisme » (p. 295-303) et montre à travers l'histoire des conceptions localistes que « la fonctionnalité grammaticale et l'arbitrarité des cas constituent un obstacle à une analyse motivant sémantiquement leur emploi » (p. 299). De sorte que le traité de Hjelmslev, *La Catégorie des cas* (1935/1972) est « mi-historique et mi-doxographique ; la narration historique y est discontinue, le contexte historique, parfois explicité, parfois non, ou incomplètement, et l'idée de progrès, conduit à singulariser quelques moments particuliers dont le rôle historique n'est pas précisé » (p. 301). On peut voir là une des conséquences de la trop forte pression d'un horizon prospectif sur la rigueur et la logique qui animent par principe tout chercheur. Les multiples bouleversements dont ont souffert au xx^e siècle l'Empire Russe puis l'URSS incitent E. Velmezova à se pencher sur « Des méthodes structurales... sans structuralisme : une page d'histoire des sciences du langage en URSS » (p. 305-314). À travers un lent cheminement des idées — conduisant des directives du xx^e congrès du Parti communiste d'Union soviétique (1956) relatives à la préparation d'un programme — *software* et *hardware* — de traduction automatique à leur mise en œuvre effective — l'auteure montre comment et pourquoi des pratiques structurales supplantent peu à peu sans l'avouer les méthodologies structuralistes bien trop liées aux considérations d'une « linguistique bourgeoise » (p. 311), laquelle nie « le caractère réel des éléments linguistiques » (ibid.). Pour clore cette section, J. E. Joseph traite enfin de « L'hospitalité des linguistes : Puech coïncé entre Benveniste et Derrida » (p. 315-323), revenant sur l'épisode du colloque nanterrois de mai 1980 au cours duquel J. Derrida répondit sèchement aux propos plutôt positifs à son endroit de J.-L. Chiss et C. Puech. De cette méprise et de cette mécompréhension, J. E. Joseph tire l'enseignement que « Si certains linguistes présents au symposium de 1980 soupçonnaient Chiss et Puech d'être eux-mêmes des intrus, des *outsiders*, les meilleures lettres de créance qu'il pouvaient produire en tant qu'initiés *insiders*, étaient cette attaque par le Grand Nihiliste, que Derrida n'était pas en réalité, mais qu'il avait la réputation d'être » (p. 321). On voit là toute l'ambiguïté et la complexité des rapports existant dans les années 80 entre les différentes branches des sciences humaines.
- 12 L'ultime section de ce volume d'hommages, *Objets singuliers et regards théoriques* (p. 359), se compose de trois contributions qui achèvent de parfaitement dessiner la cartographie des intérêts scientifiques variés de C. Puech. G. Bergounioux traite un aspect peu connu des travaux du médecin et psychanalyste « Édouard Pichon, dialectologue du Vermandois » (p. 327-338). Il s'agit de la découverte, dans la mise en vente de manuscrits de É. Pichon et J. Damourette (Librairie Julien Mannoni, 83 Boulevard de Magenta, 75010 Paris), de la mention d'un cahier de notes sur le patois de Gamay, rédigé entre 1860 et 1885 par Ferdinand, le père d'É. Pichon, lequel rédige à son tour quelques notes sur le patois du Catelet, dans l'Aisne, auquel il peut avoir accès, probablement au début de la guerre de 14, grâce à deux informateurs locaux, troupiers comme lui. Ce cahier de 100 pages, acheté dans une des épiceries du réseau *Le Familistère* (850 succursales en 1914), qui était une émanation du groupe des *Docks Rémois* (1887), ne verra subsister que 16 pages dont 4 seulement portent des notations concernant le lexique, la grammaire, la prononciation générale et la conjugaison. Alors que la dialectologie disposait déjà à cette époque de protocoles méthodologiques

assurés, É. Pichon fait avant tout preuve d'une « pratique d'amateur » (p. 333) dans ces remarques. Mais ce modeste travail resté inachevé marque néanmoins l'intérêt de É. Pichon pour les pratiques orales de la langue, dont *Des mots à la Pensée, Essai de Grammaire de la langue française* (Damourette & Pichon, d'Artrey, 1911-1940) portera d'ailleurs significativement la trace. Et G. Bergounioux de conclure sagement : « Le “patois” n'est pas étudié pour lui-même, mais comme un témoignage différentiel du français, dans une approche qui relèverait plutôt de la curiosité que de la science. Il serait l'une des manifestations du génie national, archaïsante, périphérique, caduque » (p. 337). On ne saurait mieux dire !

- 13 Lorsque C. Laplantine envisage « Le problème de Whorf » (p. 339-349), elle éclaire tout un pan des recherches développées en anthropologie linguistique au milieu du xx^e siècle, et notamment l'investissement d'É. Benveniste dans ce champ d'études, autour des séjours qu'il effectua alors aux États-Unis. Revenant sur l'analyse proposée par B. L. Whorf, É. Benveniste note que « si Whorf pratique une analyse linguistique du Hopi en posant que les formes linguistiques influencent la perception du monde, il ne pratique pas une analyse symétrique sur l'anglais, et se satisfait seulement d'un a priori sur la représentation du temps dans le monde européen » (p. 347), de sorte que ce à quoi il aboutit « par son analyse des formes linguistiques n'est pas une philosophie explicite, mais une grammaire » (p. 348). En identifiant l'aporie de la recherche développée par B. L. Whorf, É. Benveniste a lui-même pu approfondir ce qui fait le cœur de son apport à la recherche linguistique : « le rapport que l'on peut établir entre les formes de la langue et de la pensée » (id.). Enfin, clôturant ce beau volume, P. Monneret s'en remet à la paronomase, ce générateur permanent de nouvelles formes de représentations, pour aborder sous un jour inattendu la question éternelle de la justification ou de l'invalidation de l'arbitraire du signe : « Iconique, ironique » (p. 351-359). Après avoir brièvement retracé le parcours de la notion d'iconicité dans l'histoire de la pensée du langage, P. Monneret en vient au constat que « du point de vue des partisans de l'arbitraire, l'iconicité linguistique est un faux problème (puisque l'arbitraire est un axiome), et du point de vue des partisans de l'iconicité, l'arbitraire est un dogme qu'il est nécessaire de dépasser si l'on veut que la science (linguistique) progresse » (p. 354), ce qui est une manière — non pas de renvoyer dos à dos les partisans de l'un ou l'autre thèse — mais d'élever le débat comme l'a rappelé C. Puech à la hauteur d'un méta-débat engageant des questions épistémiques et un positionnement philosophique auxquels le cognitivisme tente aujourd'hui d'apporter quelques éléments de réponse (p. 358).
- 14 Une présentation des auteurs, avant la table générale des matières, complète ce livre très soigneusement édité auquel ne manque peut-être — s'il est permis ce petit regret — qu'un double index des noms et des notions, qui transformerait immédiatement le volume en une ressource capitale pour comprendre l'intérêt de l'historiographie française et majoritairement européenne des sciences du langage à travers la personnalité du jubilaire.
- 15 Au sortir de la lecture de ces trente-et-une contributions, on ne peut qu'être ébloui par leur variété et leur qualité qui rendent un parfait hommage au dédicataire du volume : homme de culture et de savoir, esprit d'une acuité toujours en éveil, qui sut mener de pair avec brio une riche carrière de chercheur (de découvreur !) et un parcours d'enseignant dont le dévouement a toujours eu en contrepartie la rigueur pour exigence. Telle est bien l'image de C. Puech que fixent dans ce volume les éditeurs

scientifiques d'un ouvrage qui se signale autant par son élégance de présentation que par la profondeur des thématiques abordées. Compliments à V. Bisconti, A. Curea et R. De Angelis, élégant trio de Muses rendant hommage avec leurs complices à un serviteur émérite du *Saint Langage, honneur des hommes*.